

LE MONUMENT DE CHAGEY

ou

LE PATRIOTISME LUTHERIEN

DANS

LE PAYS DE MONTBÉLIARD

PAR

L'ABBÉ TOURNIER

CURÉ D'ATHESANS

Avertissements :

- Lorsque j'ai découvert ce livre, j'ai pensé que je pourrais m'en servir comme complément à la rubrique "Bataille de la Lizaine du site : <http://souvenirfrhericourt.e-monsite.com/>.

Il n'en a rien été... à vous d'en juger.

- Je l'ai réécrit, car la copie en ma possession étant de mauvaise qualité, je ne pouvais la faire suivre telle qu'elle était.

- J'en ai respecté la mise en page à la ligne près.

- A partir de la page 54, il n'a plus rien de commun avec son titre – on n'y parle plus ni du monument de Chagey (même si on parle très peu par ailleurs), ni du patriotisme dans le Pays de Montbéliard, mais étrangement de Madagascar !!! J'en ai quand même réécrit les 15 dernières pages afin de lui garder son authenticité.

- A lire avec les précautions d'usage – n'oubliez pas qu'il a été écrit à la fin du XIX^{ème} siècle par un abbé ! En pleine affaire Dreyfus ...

Bonne lecture.

LE MONUMENT DE CHAGEY
OU
LE PATRIOTISME LUTHÉRIEN
DANS
LE PAYS DE MONTBÉLIARD

PAR
L'Abbé TOURNIER

CURÉ D'ATHESANS

BESANÇON
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE PAUL JACQUIN

—
1899

Pour la France, le protestantisme est antinational. C'est avec ce caractère qu'il a fait son apparition dans notre patrie, où il ne s'est implanté qu'en écartant ou en détruisant à coup de cognée et d'arquebuse, comme l'histoire le constate, tout ce qui s'opposait à sa sphère d'action. Un sentiment de son cœur lui commandait cette violence, c'était la haine du catholicisme. Depuis lors la haine ne l'a pas quitté un moment. C'est elle qui l'a fait sortir de l'âme de Luther, c'est elle encore aujourd'hui qui l'entretient, le conserve, rapproche ses partisans quand il est nécessaire, et sous ce rapport, elle fait des merveilles : elle réunit contre les catholiques ceux qui sont divisés en autant de partis qu'il y a chez eux d'unités, chacune d'elle séparée de sa voisine par des abîmes. Bien plus la haine constitue toute la religion du protestantisme

: le dogme, la morale, le principe du salut. Qu'on ne lui demande pas s'il enseigne des vérités; sous ce rapport, tout est en lambeaux. Le protestant ne professe que le droit de se composer un symbole chaque matin et de le modifier dix fois dans la journée. Tout sera bien dans son Credo, pourvu que celui-ci renferme, comme article fondamental la haine du catholicisme.

Cette haine vouée à la vérité catholique retombe du même coup sur ceux qui la défendent et poursuivent son triomphe. La France catholique, fille aînée de l'Eglise, en a une part d'autant plus large, que son amour pour tout ce qui tient à la religion de ses sujets est plus vif et plus irrésistible. Elle en a des témoignages dans maintes circonstances, mais surtout dans les périodes électorales. Voyez tous les protestants, même les plus calmes. Où vont-ils choisir leurs candidats aux différents conseils de la nation? Toujours parmi les ennemis les plus acharnés du catholicisme. Jamais leurs suffrages ne vont à d'autres. Cette conduite faisait dire à un électeur d'un village du canton d'Héricourt : " Nos voisins protestants voteraient pour un bouledogue qui prendrait l'engagement de mordre tous les catholiques". Aussi toute l'activité du protestantisme est de faire tourner contre eux l'influence de tous les tenanciers de l'impiété, quels que soient leurs noms, leurs insignes, leurs vices. Et même si l'appui des nations hérétiques était nécessaire pour arriver à les battre,

à les dompter, à les écraser, le protestantisme français en userait ouvertement, s'il ne pouvait pas le faire hypocritement. Rappelons-nous l'année 1569 où les protestants de France appelèrent les Allemands et le duc des Deux Ponts à leur secours pour faire la guerre à leur patrie. Depuis cette époque, les protestants ont-ils changé de sentiments ? ont-ils appris à aimer la France ? Ceux qui le prétendent sont dans une grande illusion. Pour en avoir une preuve, examinons quels caractères a revêtus, depuis un siècle, le patriotisme protestant du pays de Montbéliard. Celui-ci est sans doute le même que celui des protestants français, à part d'honorables exceptions de côté et d'autre.

I

Patriotisme flatteur et enthousiaste quand la France est forte.

On en demeure convaincu en lisant les lettres ou les adresses de félicitation envoyées au gouvernement du pays. Vous vous trouvez en présence d'un patriotisme exprimé avec la flamme du lyrisme.

Le 25 octobre 1793, Montbéliard écrivait à la Convention :

"L'époque de la réunion de Montbéliard à la République française, qui comble de joie tous ses concitoyens, est sans doute la plus importante et la

plus belle qui se soit jamais montrée sur notre horizon. La qualité de républicains français ne peut que nous inspirer des sentiments plus élevés et ce noble orgueil qui porte aux belles actions. Liberté, égalité, indivisibilité: cette devise d'un grand peuple être désormais la nôtre; ses lois et ses décrets, notre unique boussole, et avec votre indulgence, citoyens, un puissant encouragement pour nous dans le faible berceau de notre nouveau régime. ⁽¹⁾

A peine annexés à la France, les Montbéliardais professèrent le même patriotisme que les Parisiens. le 21 mars 1794, jour ou peut-être ils apprirent l'arrestation des hébertistes, adversaires de Robespierre, ils expédièrent à la Convention une adresse où se donnèrent rendez-vous l'enthousiasme, la joie, la piété filiale, le félicitations et même les conseils : " Les administrateurs du district de Montbéliard viennent joindre leurs cris d'allégresse à ceux de tous les bons citoyens qui se réjouissent de votre joie, qui triomphent de vos succès et souffrent de votre affliction, comme des enfants partagent les sollicitudes des auteurs de leur vie. Vous l'avez donc encore une fois manifesté aux yeux de l'univers, combien l'énergie, la vigilance et la concorde sont puissants pour déjouer les complots des méchants, pour écraser les monstres qui dans l'horreur des ténèbres, aiguissent leurs dents meurtrières contre vous, pour donner à vos lâches ennemis

(1) Arch. du Doubs, L, 1313

la plus terrible des leçons et leur apprendre que le rocher de la montagne est le redoutable écueil où se briseront à jamais leurs desseins perfides. Convention Nationale, nous te le répétons avec tous les bons Français, reste ferme à ton poste, et garde toi de le quitter avant qu'une solide paix assise sur la ruine de la tyrannie annonce au monde entier l'aurore de ses beaux jours, l'époque de sa liberté. Montagne si comparable à l'Olympe, que de ta cime et de tes flancs, partent sans cesse des foudres pour écraser tes ennemis, qui sont aussi les nôtres, des rayons de lumière pour faire disparaître les fantômes de l'erreur, et des millions de ruisseaux limpides pour fertiliser le vaste sol de l'égalité⁽¹⁾ "

Quel patriotisme chez des français de quelques jours!

§§§§§§

Après les tentatives d'assassinat dirigées au mois de mai 1794 sur Robespierre et Collot d'Herbois par Ladmiral, et sur le premier seul par Cécile Renault, à l'instigation des Anglais, comme la rumeur le publiait, les administrateurs de Montbéliard ressentirent dans leur patriotisme un contrecoup excessivement douloureux.

" Il est donc bien vrai! écrivent-ils à la Convention,

(1) Arch. du Doubs, L, 1313

les jours de deux des représentants du peuple ont été en danger. Quoi! des mains cruelles et parricides auraient osé se lever pour frapper les Pères de la Patrie! Quoi! un Robespierre un Collot d'Herbois, ces grands hommes qui vivront à jamais dans le cœur des Français, étaient ceux que la rage de nos ennemis avait désignés pour être ses victimes! Que Pitt et Cobourg cachent dans les plis de leur âme basse et féroce leur honte et leur désespoir, encore une fois ils ont échoué dans leur infâme projet ⁽¹⁾ "

Ces exaltations de patriotisme qui se produisirent chez la plupart des habitants du comté, au début de son annexion à la France, conservèrent peu de temps leurs transports enthousiastes. L'année d'après, en pleine ville de Montbéliard, aussi bien que dans les villages, tout le monde à de rares exceptions se montrait fatigué du régime français. Chassez le naturel il revient au galop.

§§§§§§

Mais quand parut Napoléon, environné du prestige de ses triomphes, les luthériens de Montbéliard et ceux de Besançon allèrent avec empressement se jeter aux pieds de l'arbitre des destinées du monde, en se proclamant avec fierté enfants e la France.

Après l'attentat qui, en 1804, faillit compromettre la vie de Bonaparte, le consistoire de Besançon envoya

(1) Arch. du Doubs, L, 1314

au Premier Consul une adresse où les sentiments de félicitation et le dévouement étaient exprimés avec une rare énergie.

"Citoyen Premier Consul, vos jours ont été menacés: la France s'est encore trouvée sur le bord de l'abîme par les trames infernales de nos ennemis; mais la divine providence veillait sur vous et sur notre patrie, et les atroces complots de nos perfides adversaires ont été déjoués.

"L'orage mal dirigé les a eux-mêmes frappés, et la foudre vengeresse les a fait rentrer dans le néant. Grande leçon pour les conspirateurs et pour les traîtres! La honte, le désespoir et l'échafaud, voilà leur partage. Grande leçon pour le peuple français! Il connaîtra tous les jours mieux ses vrais amis, il se serrera autour d'un gouvernement paternel qui veille avec la plus grande sollicitude sur ses intérêts. Il chérira le Héros, l'homme unique auquel il doit la réparation de tous ses maux et la splendeur de ses destinées. Recevez nos vœux, citoyen Premier Consul, et croyez que les protestants de Besançon, fiers de la protection dont vous daignez les couvrir et les bienfaits dont vous les comblez, s'en rendront dignes par tous les moyens qui seront en leur pouvoir. Nous sommes Français depuis seulement dix ans, et l'amour de la patrie poussé d'aussi profondes racines dans nos âmes que si nous appartenions à la France depuis des siècles.

"Nous l'avons juré et nous le tiendrons, ce serment

solennel de consacrer à notre patrie nos biens, nos personnes, et de verser pour sa défense, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

"Nous sommes, avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance et le plus entier dévouement, citoyen Premier Consul, au nom des protestants de Besançon, les membres du comité d'administration de, l'oratoire réformé. Besançon, le 13 ventôse an XII (4 mars 1804) (1)"

Suivent quinze signatures.

§§§§§§

Montbéliard se réveilla un beau matin avec la pensée de rendre hommage au maître du monde. Le 15 août, par décision du consistoire de cette ville, un Te-deum fut chanté au temple saint martin, en en action de grâce pour l'anniversaire e de la naissance de l'empereur. Un discours prononcé dans la circonstance par le pasteur Duvernoy célébra les louanges du monarque. Pour que l'éloge franchît l'enceinte de l'édifice, le consistoire en ordonna l'impression et l'envoi d'un exemplaire à chacun des supérieur hiérarchique : au sous-préfet et au ministre des cultes. Un tel procédé dicté par un patriotisme un peu intéressé et par conséquent très suspect, ne pouvait manquer de faire savoir à l'empereur que la ville de Montbéliard disait du bien de lui. (2)

(1) Arch. nat. Flle III, Doubs, I

(2) Bibl, de Besançon, Duvernoy

Mais l'attachement des Montbéliardais à Napoléon^{1^{er}} finit avec la fortune de ce prince pour se reporter sur Louis XVIII. A peine monté sur le trône, le nouveau monarque reçu des protestants de Montbéliard des félicitations et des serments de fidélité offerts sur une virulente sentence de condamnation du potentat déchu. :

"Montbéliard, le 18 mars 1815.

"Au Roi

" Sire, instruits que Bonaparte, cet ennemi déclaré du repos du monde, vient troubler par sa présence le bonheur dont la France jouit sous vos heureux hospice, les maire, adjoints et membre du conseil municipal de Montbéliard, tant en leur nom qu'en celui des habitants de la ville et du pays, s'empresent de renouveler à votre Majesté l'hommage de leur fidélité et de leur entier dévouement. Quoique les cadets de votre nombreuse famille, Sire, ils rivaliseront de zèle avec leurs aînés et saisiront toutes les occasions de servir Votre majesté en francs et vrais Comtois.

"Daignez, Sire en recevoir le nouveau serment avec l'expression de l'amour sans bornes et du profond respect avec lesquels ils demeurent, Sire, de Votre Majesté, les très humbles, très obéissants et très soumis serviteurs et sujets."

§§§§§§§§

Au mois de mars 1820, après l'assassinat du duc de Berry, les communes de l'ancien comté portèrent toutes au pied du trône de Louis XVIII leurs sentiments de condoléances et l'expression de l'étonnement où les jetait un semblable crime. Vandoncourt et Hérimoncourt dirent entre autres choses :

"Comment se trouve-t-il donc parmi les Français un assassin assez scélérat, un monstre assez cruel qui lui plongeant un poignard dans le sein, lui arrache la vie et précipite la France dans le deuil, la consternation et le malheur? ... Souffrez, sire que vos fidèles et respectueux sujets, en proie comme vous à l'affliction viennent arroser de leurs larmes, larmes de la douleur et du sentiment, les marches de votre trône."

Les habitants d'Abbévillers, ayant à leur tête le maire et le pasteur, pour consoler le monarque, publient les bienfaits de son règne : "jamais il n'avaient joui plus pleinement de la liberté de conscience, jamais il n'avaient vu régner plus de liberté dans leur paisible campagne que sous l'autorité tutélaire de Bourbons."

Ceux du canton d'Audincourt dirent équivalamment au monarque affligé, que " jamais ils n'avaient joui plus pleinement de la liberté religieuse, jamais il n'y a eu plus de liberté dans les campagnes."

§§§§§§

Républicains en 1793, bonapartistes en 1804, royalistes convaincus en 1815, c'est à ce titre que les habitants de Montbéliard saluèrent, avec des transports inimitables d'affectio, la naissance de Henri V.

"Montbéliard, le 8 octobre 1820.

"Sire, les vœux de la France sont exaucés, il nous est né à tous un enfant. Cet enfant, c'est notre Henri, il sera un jour notre père, l'héritier des vertus du bon Roi et de la sagesse de l'Auguste Auteur de la Charte. Que de jours prospères sa naissance promet à la France ! Dans l'ivresse que nous inspire cet heureux événement, nous adressons au ciel des actions de grâces mille fois répétées pour le signalé bienfait qu'il vient de nous accorder, et puisque la joie des Français centuple la vôtre Sire nous nous empressons de faire éclater au pied du trône les transports de notre allégresse.

Puisse l'affection de la félicité publique, gage de notre amour pour votre Auguste Dynastie, procurer à Votre Majesté le calme et la sérénité si nécessaires à la prolongation de ses précieux jours.

Nous sommes avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, les très humbles très obéissants et très fidèles serviteurs.

Les maires et les membres du conseil municipal de Montbéliard (Doubs)

Notre Henri! que ce terme est affectueux ! Les Bretons et les Vendéens n'auraient pas exprimé avec autant de finesse leur attachement au futur représentant de la royauté. A Montbéliard, on a su non seulement l'aimer mais encore peindre cet amour par un seul coup de pinceau : notre Henri !!

§§§§§§

Louis XVIII meurt, Charles X monte sur le trône. Les Montbéliardais, en qualité de sujets dévoués à la royauté, s'empressèrent de faire parvenir au nouveau monarque le tribut de leurs condoléances pour le premier événement et celui de leurs félicitations pour le second.

" Les membres du conseil municipal de Montbéliard sont de nouveau aux pieds de Votre majesté pour lui offrir le tribut de leurs regrets à l'occasion de la mort de Louis XVIII Mais au moment où la France éplorée perdait le modèle des rois elle souriait à l'idée de le voir revivre en Votre majesté, et cet espoir qui déjà se réalise adoucit l'amertume de nos regrets. " 29 septembre 1824

Quelques jours après, les luthériens de Besançon, avec de semblables démonstrations d'amour et de fidélité, accomplissaient le même devoir de vassalité ⁽¹⁾.

Ces déclarations, vibrantes d'affection, de reconnaissance et de soumission, furent faites à une époque

(1) Arch.nat., Fl, III, Doubs, 1.

où la France inspirait un certain respect aux autres nations. Les protestants de Montbéliard ne pouvaient eux-mêmes se soustraire à l'autorité et à la puissance de son prestige; c'est la raison de ces hommages serviles qu'ils déposèrent si souvent au pied du trône de nos monarques. Mais tous ces témoignages de patriotisme étaient-ils sincères ? Non. Quand les évènements les eurent dépouillés de leur fard, il n'y resta que le squelette du mensonge. Pour en avoir la certitude absolue, inébranlable, mettons à jour les impressions que nos protestants ressentirent dès le mois d'août de 1870.

II.

Patriotisme prussien

Lorsqu'à ce moment se répandit dans nos villages le bruit que les soldats français étaient en déroute, les catholiques éprouvèrent un déchirement de cœur des plus douloureux, des angoisses cruelles; ils en furent muets de tristesse. Leurs voisins protestants, au contraire ressentirent à, la nouvelle des défaites françaises, une réelle satisfaction; ils chantèrent les victoires prussiennes comme si elles avaient été gagnées par des frères. Après plus de vingt-cinq ans, on voudrait encore ne pas croire à une telle félonie;

malheureusement le souvenir ne s'en effacera jamais de notre mémoire, et aujourd'hui encore il nous fait dire que le patriotisme prussien est tout prussien quand la Prusse bat la France.

§§§§§§

Citons des faits indéniables.

Le dimanche 7 août, il y avait fête au village de Chenebier. En ce jour on apprit les défaites de Woerth, de Wissembourg. Ah! dirent aussitôt les protestants en narguant les catholiques, le bon Dieu fait triompher la bonne cause. ... il met la droiture où il faut. ... Si les Prussiens viennent chez nous, nous leur montrerons nos bibles, et ils ne nous feront pas de mal, car nous sommes frères! ... Et de copieuses libations stimulaient la joie luthérienne. Cela n'est pas possible va dire le lecteur qui n'est pas né dans la république allemande de Montbéliard, selon l'expression de Xavier Marmier, il n'est pas possible que dans un seul village français, chacun n'ait fait son deuil des victoires prussiennes.

Si vous doutez de la vérité de mon témoignage, vous qui n'êtes pas du pays de Montbéliard, eh bien, allez interroger les catholiques, qui, en 1870, furent les témoins écœurés des sympathies de leurs voisins pour les ennemis de la France. Vous ne trouverez pas dans le moindre village un survivant de cette triste époque qui ne puisse corroborer sur la foi

du serment ce que je dis du patriotisme protestant ⁽¹⁾

Dans les mois d'août, septembre et octobre, pendant que les plaies de la patrie ne faisaient que s'élargir, pas une figure protestante ne trahit les sentiments dont je parle. La Prusse, personnification de Luther, battait la France. Pour le luthérien de nos pays, c'était Luther qui battait le pape, c'était le luthérianisme qui battait le catholicisme. C'est la raison pour laquelle le protestant de Montbéliard était dans la joie. Son patriotisme est tout entier dans le protestantisme; ses affections sont là.

§§§§§§

Par toute la France le Protestant, à cette époque, se montra antinational. Au 4 septembre 1870, après la proclamation de la république, régime préféré de tous les sectaires, on vit à Saint-Hippolyte-du-Fort, dans le Gard, un triste échantillon de patriotisme. Les protestants de l'endroit, au lieu de courir à la frontière défendre la Patrie, s'attaquèrent aux croix de la ville et les culbutèrent. Ils renversèrent une magnifique croix avec des cordes, préluant ainsi au renversement de la colonne Vendôme. Dans toute la région

(1) M; l'abbé Jacquemin, curé de Traves, témoin des dispositions antifrançaises de nos m'écrivait dernièrement : " c'est un fait avéré que les protestants faisaient des vœux pour le succès des armées prussiennes, qu'ils raillaient la piété des catholiques envers la sainte Vierge et leur confiance en sa protection.

jusqu'à Nîmes et à Montpellier, le gouvernement fut obligé de laisser des garnisons suffisantes pour protéger le citoyens contre la fureur de protestants, alors qu'on avait pas assez de soldats pour défendre la patrie envahie ⁽¹⁾

On serait porté à croire que les protestants avaient à leur service, pendant la période de la guerre, un télégraphe ou un courrier spécial qui les tenait au courant de tout ce qui se passait sur le théâtre de la lutte. Chose inexplicable, dans nos paroisses mixtes, ils étaient toujours informés avant les catholiques du résultat d'une bataille. Il suffisait à ceux-ci, pour juger si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises, de voir quelles figures faisaient leurs voisins en s'approchant le matin les uns des autres. Sans autres données qu'ils recueillaient sur les physionomies luthériennes, les catholiques rentraient chez eux en disant : nous avons encore été battus Ils rient. Ils chacun comprenait. Et la journée ne se passait pas sans que les alarmes du matin fussent ravivées par la nouvelle officielle. Ce fait a été constaté par tous les catholiques. ⁽²⁾

§§§§§§

Quand au mois de novembre, les allemands furent

arrivés autour de Belfort, ils firent de Chalonvillars un camp puissamment soutenu. C'est là que dès les premiers jours, ils reçurent une députation de Mandrevillars.

Celle-ci ne se composait que d'une seule personne, de M^{me} Georges Mathez, cultivatrice : elle portait aux Prussiens, non seulement ses félicitations, mais encore quelques rayons de miel. Chemin faisant, elle souriait à la pensée de l'accueil qui l'attendait, elle escomptait le double bénéfice de son cadeau; nouvelle Perrette, elle sautait de joie, ses vieux tibias avaient retrouvé la souplesse de leurs jeunes années. La voici à Chalonvillars. Présentée aux officiers allemands, elle leur offre avec toute la grâce possible du produit de son rucher et leur débite son boniment d'enfant de Luther. Pour cette brave Kéthà, c'était l'heure des déceptions. Les officiers allemands, peu habitués à des actes de générosité sur une terre française, conçurent des soupçons sur la qualité du miel. "Il est empoisonné" dirent-ils. Elle eut beau se flatter de ses amours d'outre-Rhin, se proclamer fille de Luther, verser un pleur, les officiers la coffrèrent et la condamnèrent à digérer quelques grammes de son miel. Cette opération l'ayant laissée en bonne santé, après une nuit passée au corps de garde, notre Prussienne fut rendue à la liberté. Aujourd'hui, cette aventure, quoique vieille de vingt-huit ans, possède encore assez de comique pour que le récit déride les catholiques du pays.

§§§§§§

De Chagey partit également une ambassade protestante qui prit le chemin du camp d Châlonvillars. Celle-ci se composait d'hommes capables de représenter un village, elle avait le don de la parole, un physique choisi, des moustaches soignées; on avait tiré du vieux bahut le veston des noces. Nos prussophiles, outre des dons en nature, étaient encore porteurs, disaient-on, d'une pièce de littérature soigneusement étudiée et savamment rédigée, à laquelle l'auteur se flattait intérieurement d'avoir attaché un brillant avenir. Que pouvait dire cette fameuse composition, ... La joie de voir les disciples de Luther venir en vainqueurs délivrer le pays de Montbéliard de la tache du catholicisme. La députation chargée de toutes les espérances de coreligionnaires, s'avançait gravement, ayant conscience de l'importance de sa mission. Bientôt elle arriva en face de la sentinelle postée à quelque distance du camp. Elle parlementa, elle voulut passer outre : *Nein*, dit le soldat. On se déclare ami de la Prusse, on étale les cadeaux : *Nein...* On va complimenter les Allemands : *Nein...* Impossible d'aller plus loin. Le soldat, qui était Polonais , fut fidèle à la consigne : nos ambassadeurs se virent obligés de rebrousser chemin; ils le firent à regret, car aussitôt un petit nuage assombrit leur figure; ils songèrent aux railleries, aux plaisanteries de leurs concitoyens. A Chagey, en effet,

où l'on jugea, par le temps écoulé entre leur départ et leur retour, qu'il avaient été éconduits, l'humeur railleuses de catholiques se donna plaine carrière sur leur compte. Leur attitude fut celle du renard dont parle le bon La Fontaine. Cette humiliation changea-t-elle leurs sentiments antifrançais?...Il n'est pas probable.

§§§§§§

A Chenebier, les protestants espéraient un traitement favorable de la part des Prussiens. L'exhibition de la Bible devait être leur salut. L'un d'eux, Georges Bonhotal, en voyant arriver chez lui les enfants terribles de l'Allemagne, courut chercher son talisman, qu'il présenta à un officier en ajoutant: Voyez, nous somme frères! Le capitaine sourit légèrement en lui répliquant avec malice : " Avez-vous de l'eau bénite? " Notre compatriote s'était trompé d'adresse. Il paraît que des erreurs analogues se produisirent dans un grand nombre de maisons du pays de Montbéliard, au dire d'un soldat polonais, qui riait, beaucoup en nous racontant les incidents de ce genre.

§§§§§§

Pendant toute la durée du siège de Belfort, les officiers allemands, appartenant à la religion de Luther eurent des relations amicales avec les notables protestants des villages environnants.

Soit sincérité, soit farce de leur part, ils bercèrent quelques-uns de ces derniers de l'espoir d'obtenir sous la nationalité allemande, après l'annexion du pays, les emplois honorifiques des communes.

Un aumônier Luthérien, du duché de Bade, fut traité bien amicalement dans une famille protestante de Chenebier. L'amitié fut si vive, qu'après la guerre, cet homme, à qui beaucoup de catholiques avaient été redevables de nombreuses tracasseries, osa revenir de pavaner sur un théâtre où sa morgue avait bien souvent humilié nos compatriotes.

§§§§§§

A Montbéliard, comme dans le reste de l'ancienne principauté, on vit des personnes se réjouir des défaites de la France. Après la première victoire prussienne, une maison, dit-on, fut illuminée. Les descendants des familles qui, autrefois, avaient fourni des serviteurs aux princes régnants, croyaient déjà apercevoir à quelque fenêtre du château la silhouette du prince protestant de Wurtemberg, distribuant les emplois d'une cour princière et offrant aux favoris l'assiette au beurre. Aussi quand l'armée allemande pénétra pour la première fois dans les rues de la cité montbéliardaise, elle entendit ça et là quelques acclamations non équivoques de sympathie. Ce jour-là, les Français de la ville eurent une double honte à dévorer.

§§§§§§

Les ministres protestants, en qualité d'hommes éclairés, érudits et pieux, n'avaient sans doute pas un patriotisme prussien. Le fait suivant fait connaître ce qui se passait dans le cœur de l'un d'eux.

Pendant la douloureuse captivité de 1870, le P. Joseph, aumônier militaire, qui avait suivi nos soldats en Allemagne afin de les soulager dans leur profonde misère, reçut un jour une lettre portant l'adresse suivante : A Monsieur l'Aumônier *Evangélique* des prisonniers français à Ulm. Comme il n'y avait là d'autre aumônier que le père Joseph, il prit connaissance de la lettre et fut très étonné de la voir signée par un pasteur luthérien, qui lui recommandait un de ses paroissiens, prisonnier de guerre, relégué dans la forteresse d'Ulm, lui promettant de lui rembourser la dépense qui aurait été faite en vue du soulagement de ce malheureux. Jusque-là, tout est pour le mieux, mais c'est dans la finale de l'épître que se révèle l'esprit sectaire de ces prédicants qui, depuis le temps de Richelieu, n'ont rien appris, rien oublié et sont disposés toujours à se liguier avec les pires ennemis de la patrie. On l'a bien vu en Alsace-lorraine, après l'annexion de ces malheureuses provinces, on le constate encore présentement : les plus fermes adhérents de la Prusse sont les protestants et leurs pasteurs.

Le nôtre en terminant sa lettre, formait des vœux

pour le succès du nouvel empire, afin que leurs églises chrétiennes-évangéliques deviennent de plus en plus florissantes, espérant que le seigneur les aidera : " L'Eternel est mon berger, disait-il, je ne manquerai de rien " Le P. Joseph lui répondit que la charité n'a plus de frontière, qu'elle ne connaît de distinctions dans la grande famille des malheureux, que le nécessaire avait été fait pour le soldat recommandé comme pour tous nos captifs, qu'ils fussent juifs, ou protestants, ou catholiques ; que n'ayant jamais vu l'ombre d'un pasteur protestant pendant cette terrible captivité, il s'était cru autorisé par l'adresse même à prendre connaissance de cette lettre; qu'il ne pouvait que déplorer qu'un pasteur salarié par l'Etat se permit des vœux en faveur des vainqueurs de notre pauvre France, et qu'il plaignait l'Eternel d'avoir dans sa bergerie une brebis telle que lui; enfin il le dispensait d'avoir à lui tenir compte des frais nécessités par l'état de son malheureux paroissien. Naturellement, l'aumônier militaire d'Ulm attend toujours une réponse à sa lettre. Toutefois, quel parti n'aurait-il pu tirer à cette époque de la lettre du prédicant luthérien, si le prêtre catholique suivait la maxime de la Bible : " Œil pour œil, dent pour dent ⁽¹⁾.."

(1) Aujourd'hui, les pasteurs luthériens sont dreyfusards. L'un d'eux a présenté à la signature de ses paroissiens une pétition en faveur du traître. Quel Prussien ! ...

§§§§§§

On a vu des protestants craindre que les prussiens n'eussent faim.

Les deux premiers jours qui suivirent la bataille de Villersexel, une compagnie de soldats français, parmi lesquels se trouvaient des mobiles de Lyon, campèrent sur la côte de Secenans, en ce moment couverte de neige : c'était le 10 et le 11 janvier 1871. Le froid était vif. De Granges-la Ville, tous les regards se portaient sur ce camp, chacun compatissait avec nos soldats. Tout à coup, on vit des personnes sortir des maisons, portant de paniers de vivres bien cuits et bien préparés. Elles allaient à travers champs, pataugeant dans la neige, offrir un petit réconfort à des soldats exposés aux rafales de la bise. Cet acte était patriotique.

Peu après, quelques protestantes de Tavey tinrent une conduite analogue. La veille de la bataille d'Héricourt, le allemands établirent des grand'gardes dans le voisinage. Pour ces soldats ennemis, certaines femmes de Tavey firent ce que toutes les femmes de Granges-la-ville avaient fait pour les soldats français. Chacun reconnaissait les siens ⁽¹⁾.

§§§§§§

La lutte engagée par Bourbaki était terminée.

(1) Le 15 janvier au matin, les habitants d'Allondans et d'Issans distribuèrent généreusement au 1^{er} zouaves de quoi boire et manger. Toute règle a ses exceptions.

Les habitants de Vandoncourt voyaient d'un côté les Français battre en retraite, et d'un autre côté les Prussiens victorieux approcher d leur village. " " Ah! s'écrièrent quelques-uns, ceux-ci sont des nôtres." Et aussitôt des tables se couvrirent d'une nappe de luxe, sur laquelle fut placée la Bible, qu'entourèrent bientôt des verres et des bouteilles de vin. L'entrée des prussiens dans les maisons fut accueillie par ce cri : " Nous sommes protestants comme vous. " Ce n'était pas le moment de faire de la théologie. Les allemands, ne trouvant pas dans la Bible de quoi apaiser leur faim, commencèrent par la jeter de côté en demandant avec menace des vivres pour eux, du foin et de l'avoine pour leurs chevaux. Après le départ de ces soldats, les habitants de Vandoncourt, mécontents d'avoir vu leurs avances de politesse si mal reçues, se dirent entre eux avec un certain dépit : " Ah ! si nous avions su ⁽¹⁾! "

§§§§§§

Ah si nous avions su ! c'est ainsi qu'après la guerre les protestant parlaient aux catholiques, espérant, par ce cri de faux repentir, se faire pardonner leur patriotisme prussien pendant l'été de 1871, un non-catholique de Chenebier était au Bois de la Thure, où il conversait familièrement avec un charbonnier et sa famille. L'entretien roulait sur les évènements

(1) Témoins : les douaniers Retc.

de l'hiver, sur les combats qui avaient eu lieu dans le pays et sur les maux qui en étaient résultés pour tous, personne n'ayant été épargné. " Oui, dit-il dans un moment de franc-parler, j'ai été comme tous les huguenots, je me suis réjoui des victoires prussiennes, mais maintenant j'en suis revenu. "

Ce protestant se trompait sur ses propres dispositions. A ce moment, comme auparavant, il demeurait attaché à la Prusse. Un disciple de Luther ne peut pas être français de cœur ; en lui tout s'y oppose : sa naissance, son éducation, sa religion, son caractère, sa nature intime. Aujourd'hui, il y a un obstacle de plus : la personne d'un empereur qui germanise à son profit le cœur de tout luthérien, parce qu'il se fait le commis voyageur du protestantisme d'Allemagne, et qu'il cherche à faire des placements d'articles luthériens jusque dans la patrie de Jésus-Christ. Ce zèle enchaîne au char du monarque, à peu d'exceptions près, tout ce qu'il y a de protestants dans le pays de Montbéliard. C'est pourquoi si demain la France subissait de nouvelles épreuves, ce qu'à Dieu ne plaise on verrait chez nos voisins les mêmes dispositions qu'en 1870. Chacun aurait encore une fois la preuve irréfutable qu'en France le protestantisme est une erreur antinationale.

III.

Patriotisme hypocrite dans les manifestations patriotiques.

ceux qui ont tressailli de joie en apprenant l'écrasement de notre pays devraient ce me semble, ne se mêler à des cérémonies patriotiques qu'avec la qualité de simples curieux, car venir chanter des élargies sur un ton larmoyant, en l'honneur des victimes d'une guerre qui les a réjouis à cause de ses désastres, c'est courir au devant de cette réplique : " Citoyen, tu chantes la palinodie ! En 1870, tu avais une autre allure. Quand alors on apprit que les balles prussiennes avaient couché sur les terres de Woerth, de Wissembourg, de Reichshoffen, des milliers de français, la nouvelle, je m'en souviens, provoqua un fou rire chez toi et les tiens. Tu as crié : Victoire ! la Prusse bat la France ! Je t'ai entendu, et l'écho de ta voix n'est pas encore éteint dans le cœur des catholiques. Et aujourd'hui, vingt-sept ans après ce massacre, tu dis que tu en as gémi ! tu en pleures encore ! Allons, citoyen, pas de comédie devant les cercueils ! ...

§§§§§§

A Chagey, le monument destiné à immortaliser le deuil des journées des 15, 16 et 17 janvier a-t-il reçu à son

soubassement de ces larmes de crocodile ! Avant d'en parler, donnons le récit des événements qui ont provoqué son érection.

Le matin du premier jour de la bataille, un infirmier allemand alla visiter le presbytère catholique, examiner s'il pourrait y faire déposer des blessés. Un coup d'œil rapide lui fit reconnaître qu'une ambulance y serait mal logée. " Votre maison est trop exposée aux bombes, dit-il à M. le curé, il faut que je cherche ailleurs. " Il ne put songer à en établir une à l'école libre des religieuses, celle-ci offrait les mêmes dangers que la première. Le presbytère protestant lui parut réunir les conditions nécessaires pour y établir une ambulance. C'est là que furent portés les blessés recueillis à Chagey, sur la rive gauche de la Luzine.

Le dimanche, à midi et demi environ, commença le combat. A la fin de la journée, quand le feu eut cessé, les Prussiens ramassèrent leurs morts et leurs blessés ; beaucoup de ces derniers furent transportés au presbytère catholique où ils ne demeurèrent pas longtemps, puis le silence de la nuit ne fut guère troublé que par les cris de quelques blessés français appelant leur mère au secours.

Le lundi matin, l'école libre, offerte de nouveau par les religieuses pour une ambulance, fut encore refusée. " Du reste, dit l'officier prussien aux personnes habitant les maisons voisines de l'église, partez, évacuez vos maisons, cette partie du village est trop exposée aux boulets."

La plupart gagnèrent immédiatement le hameau de Genévrier, où elles restèrent deux jours et deux nuits.

Dans l'intervalle, Chagey, attaqué par les Français, défendu par les Prussiens, demeura tout le temps au pouvoir de ces derniers : mais que de morts et de blessés de part et d'autre!

Les brancardiers allemands, au dire des officiers français, firent preuve d'un grand dévouement. Ils allaient au cours de la bataille relever leurs blessés au fur et à mesure que ceux-ci étaient mis hors de combat.

Quant aux soldats français blessés à Chagey, sur la rive droite de la Luzine, beaucoup se réfugièrent ou furent portés dans la baraque de François Jacquemin, charbonnier à la Thure. Le soir du premier jour, à peu près cent y furent soignés par deux médecins militaires. La maisonnette ayant été trop étroite pour contenir tant d'infirmes, on alluma des feux de bivouac, autour desquels on les installa comme il fut possible. Quelle infirmerie ! à minuit, heure où nous la vîmes, les blessés trouvaient leurs lits bien durs et l'atmosphère bien froide. Le 18, ces blessés furent dirigés sur les ambulances de Lure, et les places de la baraque furent réoccupées par les victimes des dernières fusillades.

le 18, les Français battirent en retraite. Les habitants de Chagey qui, le lundi, avaient cherché à Genévrier un abri

contre les dangers de la bataille, rentrèrent dans leurs foyers. hélas, quel triste spectacle! partout des portes et des fenêtres brisées, des brèches aux murs ou aux toits des maisons. Mais ce qu'il y avait de plus triste, c'était la vue des soldats qui gisaient sans vie dans bois et dans les champs.

On se hâta de rendre les derniers devoirs à toutes ces nobles victimes. Le mercredi et les jours suivants, de trente à quarante morts furent enterrés au cimetière ; les Allemands avaient réquisitionné du monde pour remplir ce funèbre devoir.

On l'accomplit également pour les soldats morts dans les bois après s'être retirés du combat mortellement blessés. Parmi ceux qui reçurent la sépulture dans les champs ou dans la forêt, il y eu vingt-huit Français et trois Allemands. Ce sont des braves qui deviendront un jour pour Chagey l'occasion d'une imposante cérémonie patriotique.

Avant d'être inhumés, presque tous avaient été visités par des vautours. Quand leurs ossements seront exhumés en vue de leur donner une sépulture plus convenable, M. Engel dira : " Nous n'avons retrouvé dans leurs vêtements que ceux de nos soldats qui ont été enterrés par nos charbonniers. Les pauvres malheureux, ont été dépouillés après leur mort sur le champ de bataille, on les a encore volés dans leur tombeau ⁽¹⁾ ! " En effet,

(1) Pendant la bataille de Chenebier, il y avait au ban de Champagney

quand on exhuma les trois soldats morts chez François Jacquemin et enterrés par lui et les siens, autour de la baraque, on les retrouva en possession de leurs vêtements et d'une somme de dix-sept francs. Cette dernière relique, M. Engel eût bien voulu la garder; malheureusement, les ouvriers employés à l'exhumation des cadavres n'eurent rien de plus pressé que de dépenser en bison l'argent trouvé sur eux.

§§§§§§

Parmi les blessés qui furent soignés quelques jours à Chagey, il en est un qui fut admirable de courage, de foi, de piété : c'est le soldat Fontanel. Blessé dans les champs de Chenebier, par ses plaintes il excita la compassion d'un vieux mendiant dont la demeure était à quelque distance. Il fut recueilli par lui, placé sur son lit et soigné comme pouvait le comporter la pauvreté de la famille. Le mercredi, à neuf heures, deux personnes de Chagey le virent dans ce taudis, placé au bord du chemin lui promirent de lui envoyer de Chenebier où elles allaient tous les secours possibles et de le faire transporter à l'une des ambulances du village. A onze heures, quand on revînt avec les cordiaux promis, le malade venait de quitter la baraque du mendiant

une bande d'ignobles juifs qui achetaient à vil prix les dépouilles de nos soldats tombés sur le champ de bataille. Les acheteurs et les vendeurs se valaient.

et allait au presbytère protestant de Chagey, conduit par le pasteur lui-même. Après y avoir reçu les premiers soins, Fontanel fut transporté peu de jours près chez les religieuses d'Héricourt. " Dans notre ambulance, nous écrit la religieuse qui l'a soigné, il est resté environ huit mois; pendant ce temps il a reçu la visite des pasteurs de Chagey et d'Héricourt. Je ne me rappelle pas lequel des deux a offert très instamment au malade de le transporter chez lui pour le soigner ; le malade a refusé très énergiquement de sortir de chez les sœurs disant qu'il s'y trouvait fort bien. Pendant son séjour là, il a reçu deux fois les sacrements, faisait célébrer chaque samedi une messe pour les âmes du purgatoire, nous a grandement édifiées, et, une fois sorti, nous a donné constamment de ses nouvelles jusqu'à sa mort arrivée il y a huit ou dix ans. "

Ajoutons à sa louange que Fontanel a payé largement au mendiant de Chenebier sa dette de reconnaissance pour le service qu'il en avait reçu. Sa générosité allait de pair avec sa foi.

§§§§§§

Nous sommes en 1897. Depuis vingt-six ans, les soldats français et allemands ensevelis dans les bois et les champs y dorment leur dernier sommeil. Cette sépulture, que les circonstances seules d'une guerre désespérée avaient pu laisser s'accomplir, n'était pas digne des héros qui l'avaient reçue.

C'est ce que comprit M. Engel, devenu depuis quelque temps propriétaire des bois que la Compagnie de Forges d'Audincourt possédait à Chagey. Il résolut de leur faire réparation d'honneur. Sa bourse étant à la hauteur de ses nobles sentiments, il entreprit quelque chose de grand en faveur de ces nobles victimes du devoir. Sous ce rapport, M. Engel a bien mérité de leurs familles et de ses compatriotes. Honneur à son patriotisme !

En face du cimetière de Chagey, sur le côté droit du chemin qui va d'Héricourt à Plancher-Bas, il choisit l'emplacement du caveau qui recevra les ossements des combattants de 1870. Le lieu de cette sépulture fut approuvé d tout le monde. Mais il fallait aplanir la place par l'enlèvement d'une grande quantité de terre, creuser et faire le caveau, tailler le monument et le mettre debout, exhumer les restes de soldats, leur préparer de superbes cercueils : l'exécution de ces travaux exigea plusieurs semaines. Le monument granitique devait consister en une pyramide tronquée, assise sur un socle, et ayant à la face antérieure, une statue en bronze tendant une palme sous l'inscription suivante :

**LA COMMUNE DE CHAGEY AUX SOLDATS MORTS
PENDANT LES JOURNÉES DES 15, 16
ET 17 JANVIER 1871**

§§§§§§

Quand le projet de M. Engel fut en voie d'exécution,

les protestants du pays saluèrent avec allégresse le jour où le monument serait inauguré. Ce qui les réjouissait, c'était l'espoir que le culte luthérien aurait les honneurs de la journée et dominerait la cérémonie. Les circonstances emblaient singulièrement favoriser leurs vues. D'abord le promoteur du monument, l'organisateur de la cérémonie, celui qui devait supporter toutes les charges de la journée, est des nôtres disaient-ils ; le conseil municipal est tout protestant : alors à quoi bon un curé? Un fait confirma presque entièrement leurs espérances ; ce fut l'arrivée du bronze qui sera accolé au monument pyramidal. Rien ne pouvait davantage plaire aux protestants : ceux-ci voyaient devant eux une statue représentant une grosse fille montbéliardaise, coiffée du bonnet appelé *diari*, remarquable de platitude, et particulier aux seules protestantes. Pour ex, dès-lors, tout devait bien se passer.; la cérémonie devait être de la même religion que la diaichotte : pasteurs, chants, fleurs, drapeaux, goupillon, encensoir, bénédiction, tout devait être luthérien, avoir la couleur locale et non nationale. "Ah! disaient les filles protestantes, le curé aurait bonne grâce de bénir une statue qui représente une huguenote. "

Les catholiques, quoique repoussés par leur voisins prétendaient bien prendre part à la manifestation qui se préparait, ils s'y reconnaissaient des droits à une large place. D'abord en 1870, ils avaient souffert d'amères angoisses en apprenant que nos

soldats avaient été battus par les Prussiens. Depuis lors, ils n'avaient pas perdu un pouce de leur patriotisme. Ils pouvaient donc se présenter avec une âme toute Française à une cérémonie destinée à consacrer par le bronze et le granit le souvenir de leur deuil. Également, ils comptaient bien voir leur curé à côté d'eux, et ici leur raisonnement était d'une justesse parfaite. Les nobles restes recueillis dans la forêt et dans les champs, disaient-ils sont les ossements de soldats catholiques; pas une de ces victimes du devoir n'a appartenu au protestantisme; est-ce que des pasteurs protestants voudraient enterrer protestantiquement des chevaliers chrétiens morts dans la profession de la foi catholique? Il était donc convenable, sous tous les rapports, qu'un curé fût présent à la cérémonie, afin de verser les bénédictions de l'Église sur les corps de ceux qui n'avaient rien eu de commun avec Luther, le pendu d'Eisleben.

Enfin la question discutée des deux côtés reçut une solution satisfaisante pour les catholiques. Le 2 novembre, M. Engel et le M. le maire de Chagey arrivèrent à la cure. " Monsieur le curé, dit le premier avec toute la courtoisie qui le distingue, nous venons vous inviter à la cérémonie." Après les remerciements d'usage, le curé demande s'il sera permis à l'aumônier de se présenter en surplis. "Il n'y aurait pas de cérémonie religieuse si le ministre était là. Du reste, vous me parlez de détails dans lesquels je ne puis entrer, il faut se conduire comme sur les champs de bataille,

où tout se fait de manière large. "

Le curé fait observer que l'affaire ne le regarde pas directement; comme il s'agit de soldats, c'est à l'aumônier de se prononcer. " Oui, reprend M. Engel, l'aumônier fera tout militairement."

A ce moment M. le maire de Chagey avait déjà à deux reprises différentes, invité l'aumônier de Belfort à la cérémonie fixée au 7 novembre : une première fois par une démarche personnelle et une seconde fois par une lettre privée.

Ces invitations, revêtues de tous les caractères officiels, faillirent néanmoins être contremandées. Le 5 ou 6 novembre, M. Mabile, maire de Chagey, debout dans la salle d'école de garçons, en présence de MM. Bouteiller, Tournoux et Plançon, s'écria en frappant du pied le fourneau communal : " On fera un enterrement civil plutôt que de subir la présence du curé et de l'aumônier." Chez M. Engel, en présence de M. le sous-préfet, il demandait l'exclusion des mêmes personnes. C'est alors que le maître de maison lui dit avec un ton d'autorité : " Le curé paraîtra si le pasteur paraît. "

Exclure le pasteur, il n'y avait pas de risque! Où irait dans ce cas-là, la pièce de campagne sur le métier depuis si longtemps? On imposa silence à certains sentiments inavouables pour sauver la vie à un discours.. C'est à cette dernière considération que le curé de Chagey et l'aumônier militaire de Belfort, furent en grande partie, redevables des places qu'ils occupèrent à la cérémonie préparée par M. Engel.

La journée du 7 novembre arriva enfin. Pour l'heure de la cérémonie, à laquelle se pressait une foule considérable, tout était splendidement préparé. A l'entrée du village, du côté d'Héricourt, un arc de triomphe, vrai chef-d'œuvre de décoration, élevait un front magnifique vers le ciel. Quand l'assistant l'avait franchi, il s'avançait, ayant à droite et à gauche des mâts surmontés de drapeaux, d'oriflammes; de chaque côté de l'avenue étaient suspendues des guirlandes allant de l'arc de triomphe au monument. La mairie formait comme un immense faisceau de couleurs nationales. Toutes les maisons étaient pavoisées. Cette ornementation faite avec tact et un goût exercé aurait délicieusement recréé la vue, si le cœur n'eût pas été angoissé par le souvenir de nos soldats tués dans ces parages en 1871. Ce souvenir revivait douloureusement à la vue de la chambre ardente que l'on voyait au rez-de-chaussée de la mairie et où étaient les cercueils renfermant les restes de vingt-huit soldats français et de trois soldats allemands, ceux-ci renfermés dans la même bière.

L'heure de la cérémonie avait sonné. M. le général Pierron à son arrivée, monta à la mairie. M. l'abbé Sonet, curé de Chagey, et M. l'abbé Jay, aumônier militaire, abordent la place où se trouvent groupés officiers et civils et pénètrent ensuite à la salle de classe

Là, M; le sous-préfet de Lure, du Caurroy, de la part de M. Girardez, pasteur à Héricourt, demande à M. l'aumônier, en faveur du premier, la préséance pour la marche de la parole. L'aumônier s'y refusa, disant qu'il devait occuper la place assignée à l'aumônier. Le sous-préfet reprend : " Je ne vous l'impose pas, mais il me semble que ce rang revient à M. le pasteur Girardez, qui était pasteur de Chagey pendant la guerre. " L'aumônier à l'instant aborde l'inspecteur ecclésiastique, debout au pied de l'escalier, et lui dit : " Monsieur le pasteur, s'il s'agissait d'une question de personne, je serais tout disposé à vous être agréable. Je sais en effet, que vous étiez pasteur au moment des combats de janvier, alors que mon âge m'empêchait de remplir un devoir analogue, mais il y a ici une question de principe réglée d'avance et sur laquelle je ne puis faire, le voudrais-je , aucune concession. – Je reconnais, dit M. Girardez que je ne suis pas aumônier militaire et que la préséance vous revient.

Pendant ce pourparler, M. le général Pierron étant descendu à la mairie, le sous-préfet lui dit : " Mon général, il serait peut-être bon que le pasteur et l'aumônier ne parlent pas, car il y a difficulté entre eux pour la préséance. "

Là-dessus, M. Pierron appelle le maire, qui était sur la place, entouré de son conseil municipal, et lui demande si réellement il y a un inconvénient, comme le dit M. le sous-préfet, que le pasteur et l'aumônier portent la parole.

A quoi le maire répond : Parfaitement. L'aumônier, reprenant avec empressement : " Pardon mon général, il n'y a point de contestation pour la préséance. M. le pasteur que voici reconnaît parfaitement que la préséance est mon droit. " Aussitôt le général dit au curé et à l'aumônier : " Messieurs, passez le premiers."

A ce moment, la procession se formait. En voici l'ordre :

A la tête, une compagnie en arme du 42° de ligne; musique des *Enfants d'Héricourt*; les canonniers à pied, portant les cercueils; les filles protestantes, petites et grandes, sans autre distinction que leur *diari*; les filles catholiques habillées en blanc, avec voile et couronne, portant sur la poitrine une médaille avec rosette, surmontée d'un petit rameau de thuya, et, à la main des bouquets qu'elles déposeront autour du monument. En les voyant prendre leur place dans les rangs de la procession, un officier supérieur dit à ses voisins : " Voyez cette belle nuée ! Que c'est joli ! " Puis venaient les personnages officiels :

Le curé et l'aumônier militaire, à la droite desquels alla se placer le pasteur; M. le général Pierron, commandant le 7° corps d'armée, représentant le gouvernement; trois généraux : MM. Jeannerod, Michaux et Tourneg; du Caurroy, sous-préfet de Lure; Schwob, maire d'Héricourt; les représentants de la presse régionale; les officiers supérieurs du

4° régiment d'artillerie, du 4° hussards, des 42° et 5° régiments d'infanterie; M. Signard, sénateur; M. Chaudey député; M. le maire de Chagey, entouré du conseil municipal; une délégation d'officiers de l'armée active, une délégation d'officiers de réserve de l'armée active et différentes sociétés ...

Lorsque le cortège se mit en mouvement, la musique des *Enfants d'Héricourt* joua une marche funèbre; des trompettes d'artillerie, massées à gauche, firent entendre des accents non moins lugubres; des impressions de tristesse et de deuil remuaient tous les cœurs vraiment français.

Nous voici autour du monument. A gauche vont se placer les filles protestantes; à droite les filles catholiques. Les cercueils sont descendus dans le caveau au milieu d'une attitude respectueuse.

" Le moment de chanter est venu. " dit M. le maire à M le curé. " Eh bien! est-ce aux filles catholiques ou aux protestantes à commencer ?" répond le curé. "monsieur le curé, c'est aux religieuses; du reste vous savez bien que vous êtes les premiers. " Ces paroles n'étaient pas achevées, que les religieuses, sur l'invitation de M. le sous-préfet, se mirent à exécuter le chant patriotique et connu : le drapeau de la France. Quand il fut terminé, le sous-préfet dit aux religieuses : " Mesdames tous mes compliments." C'est ensuite le tour des jeunes filles protestantes. Celles-ci exécutèrent un chant

composé pour la circonstance par M. Mettetal, pasteur à Héricourt. Le trouble inexplicable qui les agitaient les fit chanter sur un ton un peu élevé ; l'harmonie en souffrit, néanmoins on applaudit.

Le chant des hymnes fut suivi de plusieurs discours. Les orateurs de la circonstance furent : MM. le général Pierron, le maire de Chagey, Signard, sénateur, Chaudey, député, l'abbé Jay, aumônier, et Girardez, surintendant des églises luthériennes du pays de Montbéliard.

M. l'abbé Jay prononça son discours, revêtu du surplis et de l'étole, et ensuite bénit le monument et le caveau avec la formule et le rite en usage dans l'Eglise ⁽¹⁾. Après le discours, les jeunes filles catholiques allèrent deux à deux déposer leurs bouquets sur les marches du monument, au pied de la croix appuyée alors contre la statue et portant la couronne offerte par les paroissiens de M. le curé.

De nombreuses couronnes, œuvres de mains très habiles, furent offertes à la mémoire des braves dont les restes venaient de recevoir une honorable sépulture.

Pendant la cérémonie, la Marseillaise et l'Hymne russe furent exécutés par deux fanfares différentes. A la fin, les troupes défilèrent avec une martiale gravité, autour du monument, aux sons d'un pas redoublé.

(1) Après cette bénédiction, une catholique dit à une protestante : Voilà ! c'est fait. Votre diaichotte n'est plus huguenote, elle vient de recevoir le baptême catholique.

§§§§§§

Dans son discours, M. le maire de Chagey a dit que " le 7 novembre 1870 Chagey se trouvait dans la plus douloureuse des consternations."

M. Girardez, pasteur, a fait entendre ces paroles : " jusqu'à présent, nous avons pu rappeler à nos enfants les péripéties de l'invasion de 1870 et nous leur en avons montré la douloureuse conséquence ; mais quand la langue des témoins sera devenue muette, ce monument éveillera la curiosité de nos descendants ; on fouillera les pages de l'histoire et *on pleurera encore* en lisant les récits de nos malheurs. "

Et qui donc pleurera encore ? ... Sans doute les descendants de ceux qui ont pleuré à la nouvelles de nos désastres. Les enfants de ce cœur éminemment français qui a tenu à rassembler sous une pierre commune les restes glorieux des soldats qui ont versé leur sang pour défendre la patrie.

Qui donc pleurera encore ? Les enfants des vaillants représentants de l'armée accourus à Chagey pour rendre un suprême honneur à leurs frères d'armes, martyrs du devoir.

Qui donc pleurera encore ? Les descendants des catholiques venus en grand nombre apporter à une cérémonie, rare pour eux, le tribut de leur foi religieuse et de leur foi patriotique.

Tous ces patriotes et leurs enfants pleureront tant qu'ils ne verront pas, au sommet du monument inauguré le 7

novembre 1897, des faisceaux de lauriers ombrager de leurs verts rameaux, les restes des Français qui dorment sous cette pierre chargée à présent de tristes souvenirs.

Mais de même qu'on a ri de nos désastres, leurs récits exciteront encore l'hilarité.

Et qui rira en le lisant ? Les descendants de ceux qui se sont réjouis à la nouvelle que les Prussiens avaient battu les Français à Wissembourg, à Woerth, etc., que nos frontières étaient rougies du sang de nos soldats, que la France allait perdre l'Alsace et la Lorraine.

Qui rira ? Mais la diaichotte ⁽¹⁾ qui a reçu " la sainte mission de veiller nos chers morts ⁽²⁾ ;" elle interpellera tout voyageur qui la saluera et lui dira : " Passant, va dire à la France que nous, protestants, nous avons bien ri en 1870 des raclées que les Prussiens lui ont données ⁽³⁾. "

Le souvenir de ces rires est loin d'être effacé de la mémoire des catholiques du pays de Montbéliard, il est encore vivant dans le cœur de ceux qui les ont entendus.

(1) Nom donné à la statue par les habitants de Chagey.

(2) Paroles du discours de M. Mabile, maire.

(3) Le compte rendu de la cérémonie a pour épigraphe : Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses lois (Léonidas aux Thermophiles.)

Aussi, parmi les auditeurs de M. Mabile, quelques-uns auraient pu lui dire en réponse à son discours : Non le 7 novembre 1870, le camp protestant de Chagey n'était ni dans la douleur ni dans la consternation. Il était dans la joie; vous les savez mieux que nous.

Les catholiques n'ont pas oublié les petits sourires moqueurs dont leurs voisins les gratifiaient à chaque défaite de nos soldats. Aussi quand M. Girardez, pasteur à Héricourt, en présence de généraux français, d'officiers supérieurs, d'hommes respectables, est allé dire en faisant son panégyrique : "on pleurera encore en lisant les récits de nos malheurs," les catholiques de Chagey, témoins des événements de 1870, et présents à la cérémonie, sentaient de leur âme étonnée sortir cette protestation : Pardon, monsieur le pasteur, les malheurs de la France que vous semblez déplorer, n'ont arraché à vous et aux vôtres que des larmes de joie. Nous, catholiques du pays de Montbéliard, nous gardons de ce fait un souvenir impérissable.

§§§§§§

Après la cérémonie le public se livra à bien des réflexions. Secourir des hommes couverts de blessures, poussant des cris de désespoir, disait-on, est un acte d'humanité plutôt que de patriotisme. Celui qui s'est acquitté franchement de ce devoir est mal reçu de le publier au son de la trompe, car le peuple qui prête l'oreille à son discours dit à voix basse,

dans un langage qui lui est particulier : Cet homme se donne de fameux coups de pied ! Ainsi parlaient quelques habitants de Chagey en entendant l'éloge que faisait de lui-même M. le pasteur Girardez. Un de ses coreligionnaires aurait même ajouté : Il n'en a pas tant fait qu'il en dit.

Dans tous les villages où l'armée de l'Est a livré bataille, on a vu des paysans, des femmes du peuple recueillir et soigner des blessés, pourvoir à la sépulture des morts. Que de religieuses, dans tout le pays de Montbéliard, pendant plusieurs mois, ont prodigué jour et nuit les soins les plus dévoués aux blessés. Mgr Besson, dans son discours du 10 juillet 1872, sur la bataille de ce nom, mentionne le fait sans phrases sans éloges. Dans le monde catholique une religieuse n'a pas de nom.

A l'inauguration du monument de Chagey, il en a été autrement. Trois personnages : une institutrice protestante, un pasteur et un maire furent proclamés lauréats du dévouement envers les blessés de 1870 : l'institutrice, par M. le maire ; M. Girardez, par ce dernier et par lui-même ; le troisième, par le pasteur seul ; un bon point fut donné à toute la population, mais ce n'était qu'une faveur et pour mieux faire ressortir le mérite des trois héros.

Dans la circonstance il y eut des mérites qu'on ne mit pas à l'ordre du jour. François Jacquemin, charbonnier dans les bois de Chagey, dès le premier moment de la lutte, ne s'épargna ni fatigue ni sacrifice. Il conduisit lui-même, à travers les bois, les soldats français jusqu'en face de l'ennemi, porta pendant deux jours des blessés jusqu'à sa baraque, leur abandonnant tout : linge, literie, provisions de bouche, les soigna, leur fit du feu pendant la nuit, fournit son concours pour les charger sur les véhicules qui devaient les transporter plus loin; outre les soldats morts chez lui, il en enterra d'autres auxquels il laissa pour suaires leurs vêtements que des mains criminelles avaient déjà fouillés. Pendant toute la semaine du 15 janvier, il n'eut que labeur, souffrances, privations, et, ce qui achève son éloge, c'est que dans la distribution des secours, dons des pays étrangers, il fut complètement oublié. Ah! que son nom n'ait pas reçu une mention honorifique à l'inauguration d'un monument d'où l'élément catholique devait être banni, cet oubli se comprend : François Jacquemin était un fervent catholique.

Mais ce que l'on n'a pas compris, puisque l'on faisait tant que de signaler les mérites protestants, c'est que le nom de Catherine Darey dit Lazi n'ait pas reçu dans la circonstance une mention honorable.

Pendant trois mois, cette femme indigente a soigné avec un dévouement maternel, un soldat alsacien, Rodolphe

Zopfmann, alors séminariste, plus tard devenu prêtre, lui abandonnant peut-être la seule chambre de la maison. Comment se fait-il que le nom de cette personne, si longtemps infirmière, ait été dédigné, tandis qu'on a couvert de fleurs celui d'une institutrice ?

§§§§§§

Le compliment a été touffu. Écoutons M. Mabile : " M^{elle} Surleau, institutrice, passa des mois durant au chevet de ses pauvres malades, pansant leurs plaies et les entourant de sa plus vive sollicitude en se sacrifiant à leur soulagement."

M^{elle} Surleau, il faut l'avouer, méritait ce compliment. A Héricourt, où elle jouit de l'estime publique, chacun sait qu'en qualité d'institutrice libre elle a ouvert les portes de sa salle de classe aux soldats blessés autour de cette ville. Son nom est en bénédiction à Bourges, chez un ancien maréchal des logis pour les soins qu'elle lui a prodigués pendant trois mois. En d'autres endroits son dévouement est encore l'objet de la plus vive reconnaissance. Les protestants peuvent redire le nom de cette excellente demoiselle, parce qu'il est rare de trouver chez eux de pareils actes, aussi persévérants et aussi généreux.

Mais où est l'impartialité de l'orateur? Toutes les salles de l'école libre d'Héricourt étaient remplies de blessés. Pendant combien de mois les religieuses sont-elles restées au chevet de leurs malades, pansant leurs plaies, les entourant

d'une telle sollicitude, que l'une d'elles a succombé à la tâche? De tels dévouements ont pour le moins égalé celui de M^{elle} Surleau. Et pourquoi les passer sous silence, puisqu'on faisait de l'histoire? ...Cela n'était pas dans le programme ⁽¹⁾.

§§§§§§

Voici un second compliment. " M. Girardez, pasteur, a dit M. Mabile, se faisait ambulancier de la première heure, courait au plus fort des batailles chercher ces braves, les abritant sous son toit hospitalier en leur prodiguant ses plus tendres soins. "

Pour apprécier la justesse de ces paroles, cherchons à rétablir les faits d'une manière un peu plus claire qu'ils ne sont dans le discours de M. Girardez, inspecteur ecclésiastique.

Journée du 15 janvier 1871. Chagey en supporta presque tout le poids, dit Mgr Besson. Vers deux heures commença la fusillade. A la tombée du jour, Dague, de Chenebier, fut blessé sur la rive droite de la Luzine au lieu appelé "le Fourneau". Après être resté couché sur le champ de bataille jusqu'à six heures, il fut relevé par *des soldats ennemis*, dit-il.

(1) Grenest, *Armée de l'Est*, t.II, p. 394. " A Chenebier, il faut citer, pour leur charité et leur zèle à soigner nos blessés, les religieuses et le curé du village, l'abbé Maiturgue, mort aujourd'hui." Ce prêtre n'est pas mort, il est curé de Montgesoye. Quant aux religieuses, Caroline Maire, de Vellerot-lez-Vercel, et D. Boudrin , de Chaffois, toutes deux sont mortes, il y a quelques années.

C'est sur le soir de ce premier jour qu'un " médecin militaire allemand, suivi de quelques hommes portant des bottes de paille, vint m'annoncer, dit M. Girardez, qu'il prenait possession de la cure comme ambulance; au bout de quelques instants, seize ennemis blessés étaient étendus sur un lit de paille."

Dans cette première journée nous ne voyons pas M. Girardez "courant au plus fort des batailles" Lui-même ne s'attribue pas cette vaillance. "Quand la nuit fut venue, dit-il, nous nous demandions avec une extrême inquiétude quel était le résultat de la journée. J'ouvris la porte du presbytère et j'essayai de me rendre compte de ce qui se passait." Donc en ce jour, celui qui eût désiré voir M. le pasteur Girardez l'aurait trouvé, non pas " au plus fort de la bataille," selon le terme sonore de M. Mabile, mais derrière "la porte du presbytère," ce qui est un peu différent.

Journée du 16. " *Le 15 janvier*, a dit M. l'inspecteur ecclésiastique, à neuf heures du matin, commença un grand duel d'artillerie Quelques heures plus tard commença le crépitement de la fusillade, et comme par enchantement, entre deux ou trois heures du soir, le bruit de la bataille diminua. Qu'était-il arrivé?

"L'ennemi ayant été battu à Chenebier, et craignant d'être débordé par nos troupes qui sortaient des forêts, s'était retiré du côté d'Échenans, sous le mont Vaudois."

M. Girardez, dans un discours destiné à la publicité, embrouille totalement l'ordre des opérations militaires sur lesquelles il exerce sa diction. La victoire de Chenebier qu'il met à la date du 15, comme chacun peut le constater, fut gagnée le lundi 16. Ce village, défendu par les Allemands, fut pris en ce jour par les Français, sous les ordres de l'amiral Penhoat. Cet avantage eut pour résultat de faire sortir les Allemands de Chagey, et de les faire battre en retraite jusqu'à Échenans, au pied du mont Vaudois. A ce moment, le feu ayant cessé, M. le pasteur eut la permission de "traverser le pont et de porter secours à nos blessés," devoir que d'autres citoyens accomplirent également soit à Chenebier, soit à Héricourt, soit ailleurs, sans penser à en tirer vanité.

Ainsi, dans cette seconde journée, nous chercherons en vain M. Girardez "au plus fort des batailles" En gratifiant son ancien pasteur d'un semblable héroïsme, M. Mabile semble quitter le domaine des compliments. Mais ceci est une affaire de famille : n'y touchons pas.

Voici qui est public. L'historien de la cérémonie de Chagey dit que le discours de M. Girardez "est une page d'histoire vécue." Oui, mais *mal vécue*. L'orateur s'est complètement fourvoyé dans le récit d'un fait qui s'est passé sous ses yeux, il y a vingt-huit ans.

Si, dans une circonstance aussi imposante que l'était l'inauguration du monument de Chagey, un curé eût commis

des bévues de ce genre, de quelles railleries, la presse protestante l'aurait accablé! Quand c'est un inspecteur ecclésiastique, le surintendant des églises de Montbéliard, qui fausse le principal de son discours, cela s'appelle : "Page d'histoire vécue."

§§§§§§

Lorsque la patrie est dans le malheur, nous ne pouvons pas, nous Français, exiger que les luthériens en prennent le deuil, c'est contraire à leurs principes. Ce que l'on peut désirer de leur part, en pareilles circonstances, c'est de ne pas se réjouir en public des malheurs de la France : si un ennemi est malade, chacun respecte la douleur de ses enfants. En 1870, les protestants de nos pays, à part quelques rares et nobles exceptions, dont l'une est proclamée bien haut par le monument de Chagey, n'ont pas eu la discrétion d'observer ces convenances sociales. Les catholiques savent encore combien leur patriotisme en fut froissé. Leur cœur en garde le souvenir. Aussi, quel n'a pas été leur étonnement en voyant, à la cérémonie de Chagey, le protestantisme verser des larmes sur les soldats tués par des balles couvertes de ses vœux. Larmes de crocodile! Patriotisme faux! C'était pour jeter aux oreilles d'un honorable auditoire les prétendues prouesses de quelques adhérents. Qu'on donne à cette exaltation du moi le nom que l'on voudra, le Français ne l'appellera jamais patriotisme.

IV.

A Madagascar, le patriotisme luthérien est anglais.

Avant l'expédition de général Duschesne, l'influence dans cette île, se partageait entre les missionnaires protestants anglais et les jésuites français. Les premiers préparaient cette grande île pour l'Angleterre; les seconds travaillaient pour la France.

L'influence protestante était de beaucoup plus étendue que l'influence catholique française. A l'instigation des méthodistes anglais, les Hovas firent subir de mauvais traitements à nos compatriotes. La France, pour y mettre un terme, envoya une armée à Madagascar, sous les ordres du général Duschesne. Le succès, quoique retardé par des manœuvres anti-françaises ne pouvait être douteux. Les Hovas furent obligés de se soumettre.

Mais les vrais ennemis n'étaient pas vaincus. On vit la lutte contre l'influence française se continuer avec la même ardeur de la part des protestants, malgré toutes les protestations d'amitié et de dévouement faites par eux. M. John Viénot; pasteur à Montbéliard, parle en ces termes des actes de soumission déposés aux pieds de l'autorité française par tous ces pasteurs, soit anglais, soit norvégiens :

"Le jour même de l'entrée des troupes françaises à Tananarive, les missionnaires protestants se rendirent auprès

du général Duschesne, et ils l'assurèrent de tout leur dévouement.

"Dès les premier mois de 1896, M. le pasteur Munthe-Kaas vint à Paris, au nom des missions norvégiennes, faire les mêmes assurances au ministère d'alors et au président de la République française. Le 11 mars de la même année, les sociétés travaillant à Madagascar envoyaient des délégués à Paris, pour faire promesse de leur loyale collaboration ⁽¹⁾."

Ce sont là des déclarations officielles, faites à ciel ouvert; on doit croire à leur sincérité, à leur durée, "à mons d'être soi-même incapable d se fier à la parole d'un honnête home; " c'est la réflexion de M. John Viénot.

M. Émile Blavet, ni jésuite, ni clérical, auteur d'un livre intitulé *Au Pays malgache*, nos apprend ce que vaut la parole d'un pasteur protestant anglais.

En mars 1896, l'un d'eux, prenant pour texte de son sermon la résurrection de Lazare, disait aux fidèles réunis dans le temple de Nozi-Zato, banlieue de Tananarive :

"Jésus vint. Il leva la pierre du sépulcre, et Lazare ressuscita.

"Lazare, c'est vous. Comme Jésus les Anglais viendront et vous ressusciteront. Vous vivrez et vous chasserez le Français, vos oppresseurs."

(1) John Viénot, *Madagascar et le protestantisme français*.

Un autre prêche eut lieu le mercredi 15 avril, au temple de Faravohitra, le quartier anglais de Tananarive. L'orateur était le révérend Barron, très connu là-bas.

"Vous prétendez qu'ils vous protègent, s'écria-t-il ; le jour où vous courrez un danger quelconque, c'est à nous que vous viendrez, criant : Au secours, Ravabazas! Les Français nous frappent. Notre provision de balles est épuisée.... Et ce serait perdre notre temps que d'essayer de leur tenir tête.

"Et moi je vous dis : des balles vous en avez encore. Pourquoi ne leur tirez-vous pas dessus? Vous êtes lâches et votre lâcheté me désole.... Et c'est pour cela que, pareils aux Égyptiens, vous périrez en grand nombre."

L'auteur ajoute : " je défie le révérend Barron de s'inscrire en faux contre l'authenticité de ces diatribes ⁽¹⁾."

un autre témoin nous dit que les pasteurs anglais accusaient les Français d'être les ennemis des Hovas : "N'allez pas aux catholiques, disaient-ils, car les Anglais vont faire la guerre aux Français. Ceux-ci seront battus et expulsés de l'île. Alors malheur à leurs amis ⁽²⁾."

Tirez sur les Français! Ce conseil a été donné publiquement par les pasteurs aux Malgaches. Après cela,

(1) Émile Blavet, *Au Pays Malgache*, p.96, etc.

(2) *La Croix* (supplément), 23 mars 1897.

quel nom donner à *leur loyale collaboration*? Quel cas faire de leurs promesses?

Dans un milieu semblable, habité par 1 196 pasteurs tant étrangers qu'indigènes, tous très hostiles à la France, mais en revanche très favorables à l'Angleterre, il fallait un gouverneur d'un caractère nettement français pour affaiblir l'influence anglaise. On réussit à la fortifier, en nommant gouverneur de Madagascar le protestant Laroche.

Pendant les premiers jours de son gouvernement, Laroche se montra assez aimable, disent les missionnaires catholiques, mais l'arrivée de deux pasteurs français, Lauga et Kruger, changea la face des choses.

Les anglais avaient fait imposer à la reine de Madagascar, leur religion comme religion d'État. Tout élève inscrit dans une école protestante ne pouvait passer dans une école catholique, sous peine d'amende, pour lui et le maître qui le recevait.

Le général Duschesne, après son entrée à Tananarive, avait abrogé cette loi, et déjà les indigènes se portaient en masse vers les catholiques. Les Anglais firent tous leurs efforts pour entraver ce mouvement, défendirent en plusieurs endroits de changer d'école. Quatre fois, à Fianarantsoa leurs envoyés sont entrés dans les écoles catholiques pour enlever de vive force des élèves venus librement chez eux.

A Ambohibarahena, ils enfoncèrent la porte d'une

école et blessèrent l'instituteur à la tête. Ils parcouraient les campagnes, garrottaient les élèves et frappaient les maîtres. Dans un village, appelé Akabahaba, les protestants envahirent la chapelle, saisirent deux de leurs anciens élèves, qu'ils frappèrent brutalement. Trois jours après, un pasteur luthérien assomma à coup de bâton un Malgache qui envoyait son fils chez les catholiques, prit l'enfant et l'emmena de force chez lui. En cela rien n'étonne.

Le père Félix se plaignit de ces inqualifiables attaques au gouverneur. Laroche fit faire une enquête. Les luthériens, fidèles au mot d'ordre, nièrent tout : ils n'étaient pas entrés dans la chapelle, il n'avaient tué personne, etc.

Mais que faisaient pendant ce temps les deux ministres Lauga et Kruger?... A peine arrivé à Madagascar, ils se virent comblés d'honneur; ils furent reçus plusieurs fois par la reine, et la *Gazette Officielle*, rédigée sous l'inspiration de Laroche, ne manquait jamais de signaler ces marques de considération. Tous deux firent cause commune avec les Anglais, qui les promenaient dans presque toute la province d'Imérina, et leur firent présider toutes les grandes réunions.

Les ministres anglais interprétaient leurs prêches et leur faisaient dire ce qu'ils voulaient, si bien que les Français, soit colons, soit militaires étaient indignés d'une conduite qui ne profitait qu'aux intérêts de l'Angleterre. Car on a beau faire,

on ne changera pas cette idée ancrée chez les Malgaches : qui dit catholique dit Français, qui dit protestant dit Anglais. Et cette formule, qui mécontente aujourd'hui les pasteurs de Montbéliard, a été enseignée aux indigènes par les pasteurs anglais ⁽¹⁾.

Relativement à cette manière de distinguer le Français de l'Anglais, voici ce que disait le Figaro du 29 novembre 1896, par la plume d'un protestant : "L'une des erreurs de M. Laroche est d'avoir méconnu ce principe; c'est aussi le tort de quelques pasteurs français arrivés depuis peu dans la colonie et qui, avec un bon vouloir desservi par un tact insuffisant, sont malencontreusement intervenus dans un certain nombre de circonstances où un patriotisme mieux éclairé leur eût commandé de s'abstenir."

Pour qu'un protestant porte un jugement aussi sévère sur les écarts antipatriotiques commis à Madagascar par les chefs du protestantisme, il faut avouer que ces hommes ont poussé bien loin le mépris des intérêts français. Cette conclusion est loin de tout dire.

A présent, on sait en France, de manière à rejeter toute affirmation contraire, qu'avant l'arrivée du général Gallieni à Madagascar, les ministres protestants anglais étaient complètement les maîtres; M. Laroche leur servait de trompette.

Pour savoir quel était, sous son administration,

(1) *La Croix (supplément)*, 23 mars 1897.

l'entourage de la reine de Madagascar, examinons deux photographies communiquées au *Monde illustré* par M. Henry Mayer.

"Dans la première qui comprend vingt-deux personnes, on voit M. Laroche se pavaner à côté de la reine entourée de seize Anglais ou Anglaises.

"Dans la deuxième, on voit la sœur de la reine entourée de vingt-neuf Anglais ou Anglaises.

" Ajoutons qu'un pasteur français, le célèbre Lauga, figure en bonne place dans un groupe de trente-six personnes où l'on remarque nos *pires ennemis* ⁽¹⁾.

Dans une interview de la *Croix*, M. de Mahy, au sujet de tous les agissements qui se pratiquent à Madagascar contre la France, parlait ainsi :

"Ce sont les méthodistes qui ont suscité le Fahavalisme, car tous les chefs de la rébellion étaient leurs créatures. Ce sont eux ou leurs amis d'Europe qui ont trompé le gouvernement par des récits mensongers et imposé M. Laroche.

"Ah si vous connaissiez comme moi tout ce qui se passe là-bas, les intrigues, les manœuvres louches, les mensonges, les fausses nouvelles de cette secte néfaste!

"Mais ce qui est plus grave, c'est que ces prétendus missionnaires ont, à Paris des amis influents qui s'agitent et faussent l'opinion.

(1) Ernest Renauld, le *Péril protestant*, p. 217.

"En un mot, la situation de la France ne sera ferme et bien établie à Madagascar que le jour où l'influence catholique aura été substituée à l'influence protestante.

"Je suis libre penseur, mais là-bas catholique sera toujours synonyme de Français, et protestant d'Anglais"

Ce témoignage, qui ne vient ni d'un catholique, ni d'un jésuite, ni d'un clérical, mais d'un libre penseur, au courant de tous les détails administratifs de Madagascar, fortifié de toute son autorité les témoignages précédents, et tous ensemble, donnent le démenti le plus éclatant, le plus probant, à toutes les accusations formulées par M. John Viénot, au nom du Comité montbéliardais de Madagascar, contre les missionnaires catholiques de cette île lointaine, c'est-à-dire contre les jésuites français.

Le libre penseur de Mahy, ne l'oubliez pas, lecteurs, affirme, en parfaite connaissance de cause, que les missionnaires protestants, par leurs mensonges, ont trompé le gouvernement : première trahison.

Que là-bas, il y a eu de la part de ces prédicants protestants, sous M. Laroche, *intrigues, manœuvres louches, fausses nouvelles* : deuxième trahison.

Qu'à Paris, il y a des huguenots de connivence avec les prétendus missionnaires anglais, pour exercer une influence funeste au pays et pour fausser l'opinion : troisième et très grave trahison.

Qu'il n'y a qu'un seul moyen de réduire les traîtres de

Madagascar et de Paris à l'impuissance de nuire à la France, c'est de donner dans cette île lointaine le haut du pavé au catholicisme, car aux yeux du Malgache, le protestant fait les affaires de l'Angleterre, et le catholique, celles de la France

Ainsi, que tous les membres du soi-disant *Comité Montbéliardais de Madagascar* arrivent un jour à Tananarive, une bible sous le bras, aussitôt les Malgaches de s'écrier : Voici les hommes qui viennent travailler au profit de l'Angleterre.

Et si ce comité montbéliardais était suivi de près des missionnaires catholiques, jésuites, rédemptoristes ou prêtres séculiers, les mêmes indigènes s'écrieraient : Voici les champions de la cause française, les défenseurs de son drapeau.

Oui, le protestantisme s'est posé à Madagascar avec son caractère antinational. Son hostilité à la France a éclaté surtout au moment où fut rappelé le gouverneur Laroche.

§§§§§§

Le 11 mars 1897, le *Journal de Saint-Quentin*, d'après un de ses correspondants, disait de M. Laroche :

"Lorsqu'on regarde de près ce que cet homme a fait de néfaste ici, on est dans l'obligation de conclure ou bien que c'est un traître, ou bien que c'est un inconscient."

A Madagascar, M. Laroche obéissait à la direction

du protestantisme. Sur un semblable chemin, il faisait réussir les affaires de l'Angleterre au détriment de celles de la patrie.

Quand le général Galliéni lui eut succédé, disent les missionnaires français, les choses changèrent subitement. Sa neutralité absolue, jointe à son décret sur la liberté donnée à tout indigène d'embrasser le culte qui lui plaira, permit aux habitants, attachés comme par des chaînes à l'influence anglaise et protestante, de respirer un air de liberté.

Dès les premières heures de cette liberté, les populations accoururent vers la religion des Français, si bien que le nombre des élèves avait presque triplé dans les écoles catholiques; de 26.729 il était arrivé à 65.103. L'or prodigué à pleines mains par les Anglais et les bruits alarmants répandus pour terroriser les populations malgaches furent incapables d'affaiblir ce résultat.

Ce fut un beau jour pour les amis de la France à Madagascar que celui où ils purent rendre hommage au caractère français de leur nouveau gouverneur. Tous les colons, entre autres, honorèrent son dévouement de leur reconnaissance et de leurs sympathies. A leurs yeux Galliéni était le second conquérant de la grande île ⁽¹⁾.

Mais si le général conquit en peu de temps l'estime et l'affection des Français de Madagascar, en revanche, il reçut

(1) Journal *la Croix*, 17 février 1897.

des bordées de haine, de blâmes, de critiques, de la part des méthodistes anglais et de leurs amis, les protestants de France. Parmi ces derniers, il faut ranger MM. Lauga et Kruger, "connus, selon M. John Viénot, aussi bien pour leur compétence et leur maturité que par la maturité de leur modération."

Ces deux prédicants furent si modérés qu'à leur retour en France, ils entreprirent une campagne contre Galléni, l'accusèrent de mettre la brouille dans l'île en compagnie des jésuites.

Dans les temples protestants de Reims et de Lille, Lauga développa cette thèse devant un nombreux auditoire.

A Bordeaux, il s'écria en parlant des missions anglaises de Madagascar : "On est obligé de reconnaître qu'elles n'ont fait qu'œuvre de civilisation et de religion et qu'elles ont été heureuses d'en faire profiter la France ⁽¹⁾." C'est trop de bonté de la part des Anglais.

Et quand la reine de Madagascar fut mise à la retraite, quel bruit dans tout le camp protestant! Que d'efforts pour fausser l'opinion, l'exciter contre le gouverneur! Supprimer une royauté qui ne profitait qu'aux intérêts anglais, c'était un crime. Les protestants anglais et leurs amis de France ne le pardonnèrent jamais au général Galliéni.

Cette mesure a dit un député, lui " a attiré des haines

(1) Ernest Renauld, *Le péril protestant*.

violente, la lutte a été sourde." "Là-bas et surtout ici," ajouta M. de Mahy.

Voici comment le *Figaro* parle de cette lutte : "On sait que les dernières mesures prises par le général Galliéni à Madagascar menacent les intérêts anglais, qui sont inséparables des intérêts méthodistes.

"Et l'on observe que sur un mot d'ordre parti de Londres, les protestants français sont entrés en campagne contre le général Galliéni qui déplaît à Londres.

"Cela c'est fait sans nul mystère.

"Les journaliste, les parlementaire anglais, ont signalé dans leurs écrits, dans leurs discours, le nouveau général à la vengeance des protestants.

Pour cela ils ne suffisent point; les agents méthodistes sont venus en France.

Ils ont été reçus par trois anciens ministres qui "sont de la religion ..."

"Tous se rallient à ce mot d'ordre sacrilège venu de Londres : périssent les colonies, périsse la France, plutôt que les intérêts des méthodistes!"

Le *Figaro*, dans ces lignes qui ne sont pas dues à la plume d'un clérical, cloue au pilori de la trahison tous les protestants qui, sur la question de Madagascar, se sont coalisés avec les pasteurs anglais contre la France et contre le général Galliéni. Cela, sans doute, leur importe peu. Le protestantisme, avec son caractère antinational, a, depuis longtemps, passé l'éponge sur cette hostilité à la France.

§§§§§§

Si l'irritation des protestants contre le général Gallieni observa encore quelque mesure, elle s'abattit dans toute sa violence sur les jésuites français. On peut en juger par les actes que les luthériens de Montbéliard mettent à leur charge.

les jésuites, d'après le livre de M. John Viénot, sont "mauvais et méchants," ils forcent les Malgaches à abjurer sous peine de cour martiale...., entrent dans les maisons et déclarent qu'ils ont ordre du gouvernement d'inscrire sur leurs registres catholiques les enfants sans exception ⁽¹⁾."

Des procédés de ce genre, condamnés par l'Église catholique, ont été en usage dans le pays de Montbéliard et dans les quatre seigneuries, sous les règnes d'Ulric, Georges, Christophe et Frédéric de Wurtemberg.

En 1539, les arrière-grands-pères de tous les bourgeois actuels de Montbéliard furent condamnés à payer un schelling lorsqu'ils avaient quitté la ville pour aller à la messe et au sermon dans une église du voisinage.

Le 28 novembre 1545, manquer au prêche d'un pasteur luthérien, c'était, pour le pauvre paysan d'Étobon, de Blamont et du comté de Montbéliard, encourir une amende de six gros, une première fois;

(1) John Viénot, *Madagascar*.

d'un franc, une seconde fois; de deux, la troisième de trois, la quatrième, et ainsi de suite.

En 1567, les arrière-grands-pères des citoyens actuels de Saint-Maurice et de Longeville-sur-le-Doubs crièrent à leurs princes et à leurs pasteurs : Miséricorde! Miséricorde! Nous "sommes mengés par émendes (1) !" Le luthérianisme affamaient ces braves catholiques parce qu'ils ne voulaient s'approcher ni des ministres, qu'ils méprisaient, ni de leurs prêches, qui les écœuraient.

Peut-on admettre que les jésuites de Madagascar, dan leur conduite avec les indigènes, aient pris pour modèles les princes de Wurtemberg et les vils défroqués placés par eux à la tête des paroisses, sous titre de prédicants, de catéchistes, ou de ministres, etc.? ...

Non! ... Ces religieux ont dû prendre des modèles plus récents; peut-être se sont-ils inspirés des suivants? ...

Le 18 septembre 1856, à quatre heures et demie du matin, un ouvrier catholique de Badevel, nommé Antoine Linoir, trouva un enfant dans les rues de cette commune; aussitôt, il le confia à sa femme, qui en accepta la charge. Au bout de huit jours, en l'absence du mari, le pasteur de Beaucourt, accompagné du maire, enleva cet enfant. Cet acte, les uns l'appellent rapt: d'autres, crime. Le cas fut porté devant

(1) Lettre du prédicant de saint Maurice.

l'administration; le pasteur dut restituer l'enfant volé qui quelque jours après, s'envola au ciel.

En 1859, M. Gâtin, curé d'Héricourt, recourut également à l'administration, pour forcer le patronage luthérien à lui restituer deux enfants catholiques, que la mère en mourant l'avait prié d'arracher aux mains d'une malheureuse aïeule. Celle-ci s'était empressée, après la mort de sa fille, de négocier l'âme de ses deux petits-enfants avec le pasteur Lods.

Rassurons-nous! les missionnaires français de Madagascar n'ont nullement pratiqué ce genre d'apostolat usité, depuis la réforme, dan le pays de Montbéliard.

On accuse les jésuites de violenter la liberté de conscience des Hovas et de les forcer par leurs menaces à se convertir! Les protestants disait le Père Camboué, nous accusent de leurs méfaits. Loin d'user de la violence pour obtenir des conversions, nos missionnaires n'ont reçu les nouveaux adhérents qu'avec une grande réserve, persuadés que plusieurs d'entre eux pouvaient, ne venir à la religion que guidés par des considérations d'intérêt.

Si le nombre "des élève catholiques a monté de 26.000 à 70.000," les malgaches ne se sont pas convertis par la crainte "d'être fusillés comme Fahavalos, ou inquiétés comme ennemis de la France⁽¹⁾, "selon que l'affirme M. John Viénot.

(1) John Viénot *Madagascar*.

"Pour faire triompher la religion catholique à Madagascar, disent les *Missions catholiques*, il n'a fallu ni décret ni pression, mais tout simplement la liberté vraie octroyée à tous les cultes par le général Galliéni."

Telle est la cause des conversions qui se sont opérées là-bas. Les Montbéliardais ont beau attribuer leurs méfaits aux jésuites, leurs accusations sont considérées partout comme non avenues.

§§§§§§

Savez-vous pourquoi les protestants français débitent tant de calomnies sur le compte des jésuites de Madagascar?

M. Ernest Renault, dans un livre intitulé *Le péril protestant*, nous en donne la vraie et l'unique raison : " Les jésuites, eux, au moins, font leurs devoirs de bons français, tandis que les protestants font leurs devoirs de bons ... Anglais."

CONCLUSION. – Le protestantisme français, à Madagascar et dans nos colonies, travaille au profit de l'Angleterre; ailleurs il travaille au profit de l'Allemagne; nulle part, il ne cherche le bien de la France : il est antinational. Pussions-nous ne pas en avoir de nouvelles preuves! ...

En vente chez M. JACQUIN,

Imprimeur à Besançon.

Le Protestantisme dans le pays de Montbéliard, un vol.
in-8 4 fr.

Le Catholicisme et le Protestantisme dans le pays de
Montbéliard, un vol. in-8 4 fr.

En vente chez M. PELOT,

Libraire à Belfort.

Le Suicide de Luther d'après le docteur Majunke (extrait
du Journal de Belfort), un vol. in-8, 40 p. 0 fr. 60

La thèse du docteur Majunke triomphe en Allemagne sur
toute la ligne. Mais le protestantisme n'en est nullement in-
fini, car l'acte final de son fondateur complète la religion
fondée par lui.